

**GOETHEM (VAN)** (*Eduard*), Evêque titulaire de Corone, Premier Vicaire apostolique de Coquilhatville (Beveren-Waas, 10.5.1873 - Borgerhout, 26.5.1949).

Le premier préfet (puis vicaire) apostolique de la mission catholique, devenue plus tard l'archidiocèse de Mbandaka, naquit à Beveren (Waas) le 10 mai 1873. Les registres de cette paroisse de Belgique notent son baptême pour le lendemain.

Après deux années de bonnes études commencées le 6 octobre 1887 au petit séminaire de Sint-Niklaas, le jeune Eduard Van Gothem entra au séminaire des Missionnaires du Sacré-Cœur à Borgerhout.

Il n'y resta qu'une année. Avec ses condisciples de la troisième, il continua les humanités classiques à l'institut équivalent fondé par la jeune congrégation religieuse à Chezal-Benoit (Dép. de l'Indre, France). Après une année de noviciat couronnée par la profession religieuse le 17 octobre 1894, il retourna à Borgerhout pour les études philosophiques et théologiques. Mais après ses vœux perpétuels prononcés le 17.10.1897, il fut envoyé au scolasticat de la Piazza Navona à Rome pour y poursuivre sa théologie à l'institut Sant'Apollinare, où pendant quelques mois il eut comme condisciple le futur pape Pie XII.

Après son ordination sacerdotale le 23 décembre 1899, le père Van Gothem reprit le chemin de la Belgique, où pendant deux ans il fut professeur au séminaire des missions de sa congrégation à Borgerhout, avant d'obtenir de ses supérieurs l'autorisation fréquemment sollicitée de partir le 13.9.1902 pour la Nouvelle-Guinée britannique (baptisée Papua en 1907).

Cette mission faisait partie du vicariat apostolique de Mélanésie-Micronésie, érigé en 1844, mais abandonné par les Pères Maristes en 1855 et confié à la jeune congrégation des Missionnaires du Sacré-Cœur le 24 juin 1881.

A cette époque, la mission de Papouasie comptait parmi les plus difficiles. Elle avait déjà exigé la vie de plusieurs missionnaires, victimes des privations et du climat avec ses endémies, contre lesquelles la science médicale se trouvait encore désarmée. En outre, le gouvernement anglais interdisait à l'œuvre missionnaire catholique de se déployer dans les districts côtiers, la forçant de pénétrer à l'intérieur où les chaînes de montagnes abruptes constituaient un obstacle presque infranchissable pour les moyens techniques de l'époque et les maigres finances d'un institut religieux tout récemment fondé et d'origine française.

L'histoire écrite a retenu peu de détails sur l'activité journalière du jeune missionnaire. Mais les traditions orales ont conservé le souvenir du travail pionnier pour la construction de routes inexistantes dans ce pays de montagnes escarpées, l'établissement de postes de mission, la fondation d'écoles, l'organisation du ravitaillement indispensable pour compléter le menu frugal des populations locales, tout en s'adonnant avec ardeur à l'apprentissage des langues et des coutumes très divergentes des tribus papoues.

Une preuve de l'estime dans laquelle le tenaient ses supérieurs et ses confrères peut se voir dans les fonctions qui lui étaient confiées. Quoique l'un des Belges minoritaires dans le groupe de missionnaires principalement français, il a été pendant de longues années inspecteur des écoles et supérieur religieux de tout le vicariat de la Nouvelle Guinée anglaise.

Aussi, dans la mission, personne ne s'étonna lorsque l'autorité suprême dans l'Eglise comme dans la congrégation fit appel au père Van Gothem le 24 février 1924 pour diriger la Préfecture apostolique de la Tshuapa, nouvellement constituée le 11 février 1924, par la partie orientale de la mission des Pères Trappistes de Westmalle dans le Vicariat apostolique de Nouvelle-Anvers.

Il y avait été préparé solidement pendant les 22 années d'activité apostolique dans l'une des missions les plus ardues du monde, par l'expérience acquise dans les diverses fonctions qu'il y avait exercées, par la connaissance vécue de nombreuses tribus, par les contacts avec la population blanche tant comme curé de la capitale Port Moresby que pendant ses voyages en Australie.

Dès son arrivée en terre africaine, le nouveau préfet apostolique de la Tshuapa se fit un devoir de prendre connaissance du terrain et du peuple. Le périple commencé par Bokote, l'unique station de mission existant alors dans son territoire, fut poursuivi par Boende et la haute Tshuapa (traditionnellement Jwafa). Il y trouva des chrétiens et des catéchumènes formés par les prédécesseurs Trappistes et guidés par des catéchistes autochtones, spécialement à Boende, Wema, Bondombe, Yalola. Ses deux compagnons de voyage, les pères Edouard Van der Kinderen et Louis Vertenten, étaient restés à Bokote avec le curé trappiste, Dominique Van Son.

Au retour de cette expédition, Mgr Van Gothem se mit à élaborer des projets d'occupation plus avancée de la préfecture. Aussitôt que possible, la fondation de la mission de Boende fut commencée par la création d'un pied-à-terre provisoire au centre même du chef-lieu du district. L'arrivée d'une nouvelle caravane de 5 confrères, vers Pâques 1925, permit l'établissement de la mission proprement dite sur la concession foncière obtenue à environ 2,5 km de la rive, dans une forêt d'aspect nettement primaire. Pour y arriver, il fallait traverser le marais de l'Imongo, par un sentier fait de troncs et de branches d'arbres.

L'abattage fut commencé à l'arrivée du père Joseph Yernaux, ancien missionnaire d'Indonésie, qui établit sa tente dans la forêt même. Dès qu'un espace suffisant se trouvait dégagé, il se mit à construire des cases provisoires pour lui-même et ses travailleurs. Entre-temps, le père E. Van der Kinderen continuait de résider au centre administratif entre ses voyages d'exploration, en attendant le moment où il pourrait trouver logement à la mission de la forêt. Ce qui devint possible à l'automne, par la venue de cinq nouveaux missionnaires, accompagnés des premières cinq religieuses destinées aux services éducatifs et médicaux de la préfecture. Cet accroissement permit de commencer la mission de Bondombe, où déjà se trouvait un catéchuménat sous la direction d'un catéchiste formé par les Trappistes.

Pendant ce temps, le préfet poursuivait l'exploration du terrain à partir de Boende, dans les bassins de la Lomela et de la Salonga, jusqu'à la limite du Sankuru. Là encore, il trouva de nombreux chrétiens et catéchumènes avec leurs catéchistes, avec un seul centre principal: Besoi, placé sous la conduite d'un catéchiste-chef chargé spécialement de la préparation des catéchumènes. Là aussi, il constata la nécessité urgente d'un missionnaire itinérant régulier, après un abandon de plusieurs années.

Entre-temps, dans la moitié occidentale du district de la Tshuapa, où les RR. PP. Trappistes continuaient leur apostolat après la cession de la partie nord-est aux missionnaires du Sacré-Cœur, d'importants événements se produisaient. En effet, les hautes autorités des Cisterciens de la Stricte Observance avaient décidé que la vie missionnaire telle qu'elle se pratiquait au Congo n'était pas conciliable avec la vocation monastique dans l'esprit de leur ordre et que, par conséquent, les missionnaires devaient réintégrer leur abbaye. Toutefois, sur les instances de la curie romaine, pour ne pas provoquer une rupture brutale dans l'évangélisation de l'Equateur, il leur était loisible de demeurer sur place, mais à condition de s'affilier à une société missionnaire existante. Là-dessus la plupart des Trappistes œuvrant à l'Equateur demandèrent d'entrer dans la société des missionnaires du Sacré-Cœur. A la suite de quoi leur territoire fut détaché du Vicariat apostolique de Nouvelle-Anvers et uni à la Préfecture de la Tshuapa, le 28.1.1926, le tout devenant la Préfec-

ture apostolique de Coquilhatville.

Ces événements mirent le préfet devant une tâche complexe et lourde: prendre la charge de quatre postes de missions fondés de 1985 (Bamanya) à 1917 (Wafanya) par les Trappistes, dont l'âge relativement avancé exigeait le remplacement progressif par un personnel plus jeune à chercher en Belgique, accorder les conceptions pastorales des deux groupes en tenant compte de l'évolution sociale et économique de la région, spécialement dans le domaine de l'enseignement.

La première mesure d'exécution fut la prise en charge, en octobre 1926, de l'école primaire et artisanale des Huileries au Congo Belge H.C.B. (maintenant Plantation Lever au Zaïre) à Flandria (rebaptisé Boteka). A bord du bateau entre Anvers et Maradi, des entretiens avec Lord Leverhulme avaient préparé cette fondation.

La deuxième fut de pourvoir à la pénurie d'enseignants autochtones. Pour cela, les Frères des Ecoles Chrétiennes furent invités à reprendre l'école normale de Bamanya, qui était encore au stade élémentaire à cause du manque de personnel dirigeant spécialisé. Grâce au contact direct avec les supérieurs majeurs en Belgique, les premiers frères enseignants arrivèrent le 6 mars 1929. Grâce à leurs activités, le nombre des instituteurs primaires croisait régulièrement, comme aussi le niveau de l'instruction générale, dans une région qui était restée — et restera encore pendant de longues années — en retard sur les autres provinces du pays.

En même temps, cette congrégation enseignante avait accepté l'offre du gouvernement d'organiser à Coquilhatville une école officielle de régime congrégationniste avec sections primaire et secondaire pour la formation de commis, auxiliaires de l'administration.

Comme troisième réalisation dans le domaine scolaire, il faut noter la création systématique des «écoles rurales». A cette époque, le gouvernement colonial poussait très fort à cette évolution dans sa politique scolaire de généraliser l'alphabétisation et l'instruction de base dans les villages. Au début des années 1930, je fus chargé personnellement de l'exécution de ce projet, à commencer par le territoire évangélisé par la mission de Flandria, qui coïncidait dans les grandes lignes avec le territoire administratif d'Ingende.

Entre-temps, au petit séminaire de Bokuma commencé par les Trappistes pour les années inférieures (les classes supérieures étaient envoyées à Nouvelle-Anvers), des étudiants se présentaient de plus en plus nombreux. Il fallait donc agrandir les locaux et multiplier les professeurs, sous la direction plus éclairée du P. Boelaert. L'œuvre s'avéra pourtant plus difficile que le préfet ne l'avait prévu. Ce n'est qu'après 20 ans que fut ordonné le premier prêtre autochtone sorti de ce petit séminaire: l'abbé Nicolas Bowanga, ordonné à Kabwe le 15 juillet 1947.

La venue régulière de jeunes missionnaires permettait la fondation de nouveaux postes de mission: Flandria-Boteka (1930), Bolima (1934), Bokela (1936), Ikela (1938), Imbonga (1940).

Entre-temps, la haute direction de l'Eglise avait jugé le développement de la Préfecture apostolique de Coquilhatville suffisant pour l'élever au rang de Vicariat. Cette création à la date du 22 mars 1932 fut suivie de la nomination de Mgr Van Gothem comme premier titulaire le 29 novembre de la même année et du sacre le 25 avril 1933 dans sa paroisse natale de Beveren.

L'établissement d'un poste avec école centrale à Bokatola ne put être maintenu à cause du manque de personnel et d'autres difficultés dues à la guerre de 1940.

A son retour au Congo après cette cérémonie, l'évêque put se faire accompagner d'une nombreuse caravane de nouvelles recrues.

De leur côté, les religieuses du Précieux Sang venues secondar les Trappistes dès 1898 à Bamanya et à Bokuma, étendaient leur dévouement aux nouveaux postes de Flandria et d'Imbonga, pour s'occu-

per de l'enseignement, du soin des malades, de l'éducation féminine, etc. Dans cette importante branche de l'œuvre missionnaire elles furent secondées à partir de 1925 par les 5 premières Filles de Notre-Dame du Sacré-Cœur, qui s'établirent progressivement à Bokote, Boende, Bondombe, Bolima, Bokela, Coquilhatville, Ionda — le manque croissant de personnel les a dans la suite forcées à confier plusieurs de ces postes respectivement aux Sœurs de St. Vincent de Paul de Beveren, appelées par Mgr Van Goethem en 1929; puis, après sa démission, aux Sœurs des Ecoles Chrétiennes de Vorselaar venues en 1972, aux Sœurs Hospitalières d'Anvers (1971), aux Sœurs Missionnaires du Christ, venues au secours des confrères autrichiens dans le diocèse de Bokungu, issu de la division du Vicariat de Coquilhatville le 21 septembre 1961. De leur côté, les Filles de la Charité étaient présentes dès 1926 à la demande du gouvernement pour se consacrer au service des malades dans les hôpitaux du chef-lieu de la province, en attendant de pouvoir donner suite au désir du préfet apostolique de s'occuper aussi de l'enseignement féminin dans la ville.

C'est l'endroit de rappeler encore une initiative de Mgr Van Goethem. A cette époque, ce projet pouvait paraître une gageure, mais il était fort important pour l'avenir: la fondation d'une congrégation de religieuses autochtones: les Servantes du Cœur de Jésus, dont la formation fut confiée aux Filles de Notre-Dame du Sacré-Cœur à Bokote, avec les premières postulantes en 1941. La croissance à travers pas mal de difficultés, voire des hauts et des bas, a permis l'érection d'une organisation autonome et la diffusion dans les postes d'Imbonga, Bokuma, Mbandaka, que les religieuses européennes avaient dû abandonner par manque de personnel.

Dès avant la guerre de 1940, le problème des lépreux se posait de plus en plus au Congo comme dans les autres pays tropicaux. Grâce au concours de l'association des Volontaires de l'Apostolat (dont le siège central se trouvait alors à Bruxelles), une première léproserie était ouverte dans la forêt à 5 km de la mission de Wafanya, dont le médecin assurait la surveillance médicale spéciale, la direction et l'administration quotidiennes reposant sur deux infirmières (Mlles Janssens et Jamart), aidées par un prêtre missionnaire pour les travaux de premier établissement et le service spirituel.

Cette première fondation fut suivie pendant la guerre par une deuxième à Ionda, près de Coquilhatville, sur un terrain gracieusement cédé par la *Forminière*. Ici, les missionnaires recevaient encore l'aide du Fonds du Bien-Etre Indigène pour les constructions et du Fonds des Amis du Père Damien pour l'entretien et le soin des malades. Le service médical journalier était confié aux sœurs Filles de Notre Dame du Sacré-Cœur. Après la guerre, un médecin put être engagé. Assisté par un agent sanitaire européen spécialisé, il pouvait se mettre à organiser un véritable centre de recherches pour l'étude de la lèpre et des moyens de lutte adaptés aux situations locales.

Deux autres léproseries furent fondées qui n'ont pas survécu aux bouleversements politiques: Imbonga et Bokela.

D'ailleurs, déjà dès le début, Mgr Van Goethem pensait à l'action sanitaire et médicale. Pour cela, il avait poussé ses missionnaires aux études appropriées, d'abord à Louvain, puis aux instituts spécialisés du Parc Duden à Bruxelles et à l'Institut de Médecine tropicale d'Anvers. Mais le gouvernement colonial ne favorisait guère ces activités de la part des prêtres, comme je l'ai expérimenté personnellement. Aussi, malgré une heureuse exception (le dispensaire d'Imbonga géré par le père Verbeeck après la guerre de 1940), les nouveaux missionnaires ne suivaient plus les cours directement préparatoires à l'action médicale. De la sorte, ce domaine était de plus en plus réservé aux religieuses. Mais il n'en demeurait pas moins parmi les principaux centres d'intérêt du vicaire apostolique.

Dès le début aussi, Mgr Van Goethem avait insis-

té auprès de son personnel pour qu'il se préoccupe de l'agriculture comme un fondement solide pour le développement intégral tant moral que social et matériel de la population. Par ailleurs, il était convaincu de l'importance de l'auto-subsistance matérielle des missions, d'où devaient sortir les églises pleinement autochtones. D'où sa sollicitude pour que les divers postes de mission aient des plantations de rendement à côté de champs pour l'alimentation de la population locale. De là naquirent les plantations de palmiers à huile, de cacao, surtout de café, dont celles de Boende et de Bondombe étaient les plus réputées.

Mgr Van Goethem a toujours été profondément convaincu de la nécessité pour le missionnaire de se mettre au niveau du peuple à évangéliser, de s'adapter, de s'acculturer autant qu'il est humainement possible.

A partir de cette conviction réfléchie, il s'était adonné à l'étude des langues et coutumes pendant son séjour en Papouasie; ensuite, avec la même ardeur juvénile malgré son âge, dans l'aire culturelle hautement différente de l'Afrique bantoue.

Si la documentation réunie dans sa première mission, et qui semble bien avoir été abondante, est perdue, détruite par lui-même d'après son propre témoignage, sans doute par un excès regrettable d'humilité déplacée, par contre la moisson laissée à l'Equateur congolais a été conservée en bonne partie. Il l'a utilisée personnellement dans quelques publications (cf. la bibliographie). Mais la majeure partie est restée inédite. Cependant, elle a servi pour étoffer quelques-unes de mes études, telles que *Le Jeu des Parties du Corps* (*Ann. Mus. r. Afr. centr.*, Tervuren, Sci. hum., 72); *Poèmes Mongo Andiens* (*Ann. Mus. r. Afr. Centr.*, Tervuren, Sci. hum., 93); *Traditions Orales Mongo* (Ceeba II, 50, seconde partie), surtout: *Berceuses Mongo* (Ceeba II, 36). L'utilisation de ce qui demeure inédit devra attendre l'un ou l'autre linguiste capable de compléter et rectifier les textes mongo surtout dans le domaine phonologique.

Cette attitude favorable à l'indigénisme a été un appui extrêmement précieux pour ceux de ses missionnaires qui étaient animés du même esprit. Ainsi, les confrères qui ont conçu le projet de faire entrer dans l'église le style musical propre aux traditions culturelles du peuple: dès 1932, le pionnier P. Jans, suivi bientôt des confrères A. Walschap et J. De Knop. Il s'agissait là d'une véritable nouveauté au Congo (et, je pense, aussi pour l'Afrique en général ou, du moins, en majeure partie), innovation contraire aux coutumes alors en vigueur dans les missions et, plus grave, mal vue des autorités ecclésiastiques, tant au niveau des principes qu'à celui de la pratique dans le climat politico-social et culturel de la colonie à cette époque; même la population autochtone (clergé et catéchistes compris) y était hostile: on y voyait une tentative de rabaissement, un obstacle à la civilisation conçue principalement comme européanisation [cf. P. JANS, dans A.F.E.R. 1938, 13 et *Aequatoria* 19 (1) 1956]. Aussi, comprend-on aisément combien important était le soutien total, affectif et effectif, du chef de la mission pour cette initiative et donc ce que les populations africaines lui doivent pour cette attitude, dont on peut bien dire sans exagérer qu'elle a joué un grand rôle dans le développement culturel authentique au Zaïre, voire ailleurs sur ce continent, partout où ce renouveau musical a pu s'établir.

Un autre champ où l'intérêt scientifique de Mgr Van Goethem trouvait à s'appliquer était le domaine plus général de la culture, particulièrement la linguistique et l'ethnologie. C'est là que j'en ai été le principal et reconnaissant bénéficiaire. D'abord comme jeune missionnaire itinérant attaché au poste récemment fondé de Boende, dont à cette époque dépendait tout le bassin de la Lomela, plus la haute Salonga, jusqu'au 2<sup>e</sup> parallèle sud, les deux côtés de la Jwafa jusqu'au-delà de Wema (donc comprenant tous les Bakutu), ainsi que le bassin de l'affluent Lofoi. Comme le préfet apostolique avait vite re-

connu ma propension pour la recherche scientifique, il m'exempta de la limitation du temps d'absence du poste de mission; il me donna toute liberté de prolonger mes voyages et de passer mon temps toujours et partout selon les occasions d'apprendre quelque nouveauté linguistique, ethnologique, etc.

Plus tard lorsque sous l'impulsion et avec le concours d'E. Boelaert, la revue *Aequatoria* avait été lancée, avec l'entière approbation de l'évêque, elle a continué de jouir de sa protection, de son soutien, voire de sa défense vigoureuse dans les attaques dont elle a été l'objet de la part de certaines autorités ecclésiastiques, même les plus hautes. Ce n'était pas uniquement pour défendre ses missionnaires — mon expérience et mes fonctions à cette époque me permettent de faire les distinctions nécessaires — mais avant tout pour sauver une revue qui, toute modeste fût-elle, lui paraissait d'une grande valeur scientifique et d'une réelle importance pour la vie culturelle du peuple évangélisé.

A l'esprit entreprenant de Mgr Van Goethem, la mission de l'Equateur doit de posséder une imprimerie. Créée en 1935 par le P. H. Adriaensen, qui pendant son apprentissage en Belgique avait pu acheter un matériel d'occasion, cet établissement n'a cessé de rendre des services nombreux et très appréciés à l'évangélisation, comme aussi aux services administratifs et au développement économique du pays. C'est surtout grâce à cette imprimerie qu'il a été possible d'éditer la revue *Aequatoria*, les périodiques *La Page chrétienne* et *Pax* pour les paroissiens européens et, en premier lieu, les journaux pour la population autochtone, en langues bantoues spécialement: *Efomesako*, remplacés plus tard par *Etsiko* et, depuis 1955 par *Lokoke Lokiso* sous la direction exclusive des Congolais P. Ngoi et A. Elenga.

Du point de vue scientifique, l'imprimerie missionnaire a progressivement amélioré son matériel pour l'adapter au progrès, e.a. dans le domaine de la phonologie.

Malgré un début prometteur lorsque les premiers Trappistes avaient fait appel aux missionnaires de Bolenge pour l'apprentissage de la langue locale (lonkundo-lomongo), les relations avec les missionnaires protestants n'avaient pas toujours été comme on aurait pu le souhaiter. Aussi, dès son arrivée dans son nouveau champ d'apostolat, Mgr Van Goethem a pris contact avec eux. Son long séjour en Papouasie, sa visite de l'Australie, ses contacts réguliers avec les colons britanniques comme avec les Australiens, surtout comme curé de la capitale Port-Moresby, sa connaissance approfondie de la langue et de la mentalité anglo-saxonnes l'avaient préparé à son projet de travailler à l'amélioration des rapports entre les personnels des deux confessions.

D'ailleurs, son tempérament le prédisposait à une attitude bienveillante et conciliante envers tous, étrangers comme autochtones. Aussi demandait-il à son personnel de cultiver cette même attitude pacifique et accueillante, particulièrement envers les autorités, avec lesquelles les rapports officiels devaient passer par son intermédiaire.

A titre d'exemple de l'attitude charitable et amiable de l'évêque envers tous indistinctement, on peut encore rappeler ses efforts déployés malgré son âge avancé pour apprendre le portugais, qu'il parvint à connaître assez rapidement et avec une maîtrise reconnue par les résidents de l'Equateur. Ce geste était inspiré par la présence de nombreux Portugais et surtout des dames peu versées dans la pratique du français. La connaissance de leur langue maternelle par au moins un des prêtres favorisait grandement le contact avec l'Eglise, l'assistance aux services religieux et la fréquentation des sacrements.

Au moment d'assumer la direction de la Préfecture de Coquilhatville, l'immense bassin de la Tshuapa ne possédait pas encore de routes carrossables, sauf les centres de Coquilhatville, de Boende et de Basankusu, et leurs environs immédiats. Jusque dans les hautes sphères de l'administration coloniale on

estimait leur construction superflue, vu le vaste et facile réseau de voies navigables. Les postes de mission étaient donc établis aux bords des rivières, par lesquelles d'ailleurs se faisaient tous les transports de quelque importance. D'où se dégageait l'utilité et bientôt la nécessité, pour la mission, de posséder son propre bateau, à l'exemple des sociétés commerciales et de la mission protestante (l'*Oregon*), et comme l'avaient eu les prédécesseurs Trappistes, jusqu'au moment où la situation défavorable de la première guerre mondiale les avait forcés à vendre le *Bamanya St Joseph* (devenu par la suite le *Momboyo* de l'Unatra). Le soutien financier de nombreux amis et bienfaiteurs en Belgique permit l'acquisition du *Thésita*, sous le patronage de la petite Sainte Thérèse de Lisieux. Ce bateau a été d'une valeur inestimable pour le transport des personnes et du matériel, tout en rendant des services occasionnels à l'économie générale surtout pour l'évacuation des produits, et cela jusqu'à l'époque de l'indépendance.

Lorsque en 1945 la fin de la guerre avait rendu possibles les rapports réguliers avec la mère-patrie, la question se posa de songer au remplacement du vicaire apostolique, à Coquilhatville comme dans d'autres missions de la colonie. D'une part, il y avait l'âge avançant du titulaire, surtout eu égard au progrès croissant des œuvres missionnaires. D'autre part, les circonstances avaient considérablement changé, tant par l'évolution du pays que par la rupture des relations avec la Belgique, qui avait empêché la collaboration entre les responsables directs de la mission au Congo et la Province belge chargée officiellement de cette œuvre. La visite canonique du supérieur provincial dans le Vicariat et son entrevue avec la Délégation Apostolique de Kinshasa eut pour suite la démission offerte par Mgr Van Goethem, le 1<sup>er</sup> août 1946, pour permettre aux hautes autorités de préparer la succession.

Revenu en Europe définitivement, Mgr Van Goethem trouva un accueil chaleureux parmi ses confrères dans la maison provinciale de Borgerhout, où est établie aussi la procure des missions. Ainsi son repos bien mérité après 44 ans d'activité missionnaire en Australie puis en Afrique ne le séparait-il pas totalement de sa vocation puisqu'il recevait souvent des visites d'anciens collaborateurs comme de néophytes qui allaient prendre la relève empêchée par les années de guerre.

En même temps, il entretenait des rapports amicaux et reconnaissants avec les bienfaiteurs de sa mission. Sa compagnie était recherchée aussi par les voisins. C'est bien en témoignage de gratitude et d'estime que la commune de Borgerhout a donné son nom à un square proche de sa résidence.

Pendant les dernières années de sa vie, il continuait de jouir de la solide santé qu'il avait toujours eue, malgré diverses maladies tropicales dont il avait été victime comme nous tous, et surtout d'une forme de malaria ramenée de Papouasie, tenace au point de lui faire subir durant tout son séjour au Congo des attaques récurrentes, violentes jusqu'au délire qui lui arrachaient des cris où l'on retrouvait des souvenirs de Papouasie.

Comme dernière consolation, le vieil évêque pouvait sacrer son successeur Mgr H. Vermeiren, son ancien collaborateur, natif de la même paroisse belge que lui-même (Beveren-Waas). La cérémonie eut lieu le 25.7.1947 dans l'église paroissiale où tous deux avaient reçu le baptême et où Mgr Van Goethem avait reçu la même consécration en 1933.

Mais bientôt, il devait constater que ses forces déclinaient, surtout après l'hiver 1948-1949. Il sortait de moins en moins, se rendait parfaitement compte de l'approche de la fin. Mais il voulait franchir cette étape sans déranger personne, en se faisant remarquer le moins possible, en toute simplicité, comme il avait fait toute sa vie.

C'est surtout à partir de Pâques 1949 que les forces de l'illustre vieillard déclinaient rapidement. Le 4 mai, il célébra la messe pour la dernière fois. Dès

lors, il ne sortit plus de sa chambre, où il se tenait assis tout droit dans un fauteuil toute la journée, parvenant à respirer péniblement, opprimé par des accès d'asthme bronchique, mais tout en gardant la pleine conscience de la proximité de son décès.

Le jour de l'Ascension, 26.5.1949, dans l'après-midi un confrère étant venu le voir le trouva assis dans son fauteuil, mortellement pâle mais pleinement conscient. A l'alerte, toute la communauté se réunit à son chevet pour assister à la cérémonie des derniers sacrements et recevoir sa dernière bénédiction épiscopale, après quoi il pria ses confrères de le bénir à leur tour. Puis il glissa presque insensiblement dans la phase définitive de son existence, en parfaite paix, sans agonie, après un mois de grandes souffrances endurées courageusement et chrétiennement.

Ceux qui l'avaient connu dans sa vie, surtout en Belgique et en Afrique, ne s'étonnèrent pas du nombre et de la qualité des personnes qui assistèrent aux obsèques dans l'église paroissiale attenante au couvent de la Boelaerlei et à l'enterrement dans la parcelle réservée aux missionnaires du Sacré-Cœur au cimetière de Silsburg.

*Distinctions honorifiques*: Officier de l'Ordre royal du Lion. Chevalier de l'Ordre de la Couronne (1933); Médaille pontificale « Pro Ecclesia ».

*Bibliographie*: Brief van den Eerw. Pater Van Goethem aan zijne ouders te Beveren, *Annalen*, Borgerhout, 20 (1905): 153-154. — Lecture on Papua, *Annals*, Cork, 40 (1922): 178-182; 228-231. — Catholic Mission. Papua-Sydney, 1923, 95 pp. — Op audiëntie bij Z.H. Paus Pius XI, *Annales*, Borgerhout, 35 (1924): 170-180. — Lettre à une bienfaitrice de Rome, *Annalen*, Borgerhout, 36 (1925): 102-104. — Lettera di Mgr. Van Goethem M.S.C. a una benefattrice di Roma, *Annali*, Roma, 54 (1925): 108-110. — Busanga. Reisdrukken uit Congo, *Annalen*, Borgerhout, 36 (1925): 247-249, 269-273. — Busanga. Impressions de voyage, *Annales*, Borgerhout, 36 (1925): 247-253. — Dans le Congo belge. Première visite, premières impressions, *Almanach*, Issoudun, 10 (1928): 69-71. — Een en ander uit Bokote, *Annalen*, Borgerhout, 36: (1925): 133-135. — Les malheureuses négresses, *Almanach*, Borgerhout 33 (1927): 37-44. — La mujer en Africa, *Annales*, Barcelona, 56 (1927): 45-47. — Lokole of tam-tam bij de Nkundo-negers, *Congo*, 7 (1927-2): 711-716, 8 (1928-1): 33-38; 181-187. — Over den dood van E. P. Van Houte, *Annalen*, Borgerhout, 39 (1928): 5. — Une lettre de Monseigneur Van Goethem, *Annales*, Borgerhout, 39 (1928): 6. — Mein erster Besuch und meine ersten Eindrücke in Busanga, *Monathefte*, Hiltrup, 45 (1928): 144-148. — Les vœux de Monseigneur Van Goethem, *Annales*, Borgerhout, 40: (1929): 6-7. — Hoog bezoek aan onze missie, *Annalen*, Borgerhout, 41 (1930): 270-275. — D'une lettre de Monseigneur Van Goethem, *Annales*, Borgerhout, 43 (1932): 200. — Aan onze lezers en vrienden, *Annalen*, Borgerhout, 44 (1933): 196-197. — A nos lecteurs, *Annalen*, Borgerhout, 44 (1933): 196-197. — Uit onze Congo-missie, *Annalen*, Borgerhout 46 (1935): 8-10. — Le petit séminaire de Bokuma, *Annales*, Borgerhout, 46 (1935): 8-10. — Zichten uit Bokuma, *Almanak*, Borgerhout, 42 (1936): 3-11. — Le poste de Bokuma, *Almanach*, Borgerhout, 42 1936: 3-11. — Wat Z. Exc. Mgr. Van Goethem er over schrijft, *Annalen*, Borgerhout, 47 (1936): 33. — Procédure du tribunal indigène d'après l'ancienne coutume, *Aequatoria*, 4 (1941-5/6): 81-94. — Proverbes judiciaires de Mongo, *Aequatoria*, 5 (1942-1): 1-8. — Bibliothèques pour indigènes, *Aequatoria*, 8 (1945-3): 115-116. — Joost zijn brillen, *Annalen*, Borgerhout, 59 (1948): 84-85. — Eerwaarde Moeder Nivarda overleden, *Annalen*, Borgerhout, 59 (1948): 140-141. — Eerwaarde Moeder Nivarda, « Mama Mutu », *Almanak*, Borgerhout 54 (1949): 63. — Le Dieu des Nkundo. (Posthume), *Aequatoria*, 13 (1950-1): 1-6; 41-48. — Devinettes Nkundo (Posthume), *Aequatoria*, 15 (1952-2): 41-48.

13 december 1979.

[Comm.]

G. Hulstaert.

*Sources*: *Analecra* M.S.C., 48 (1949-8): 583. — ESSER, J. Un indigéniste éminent: Mgr Van Goethem, *Aequatoria* 12: 103-105. — MAES, A. 1970. *Je Hou* (St Niklaas), 2: 5-23. — ВЛАДЫСЛАВ, J. 1975. 50 Ans au Zaïre, pp. 9-11.